

C'est pour demain ! La phrase était tombée comme un couperet. Le devoir était à rendre pour le lendemain à la première heure. Un silence fracassant envahit aussitôt la salle. Cela impliquait de passer la soirée entière à travailler. Des regards en peine s'échangèrent entre les élèves. Nous devions rédiger une nouvelle de quatre pages décrivant une épreuve, un moment difficile que nous avons vécu et surmonté, et cela en si peu de temps !

Monsieur Ronsard, notre professeur de français, jubilait derrière son bureau depuis qu'il avait prononcé sa sentence. Il nous observait avec un sourire presque sadique. Aussi, pour pallier aux chuchotements qui circulaient désormais dans la classe, il annonça que nous devions en supplément, habilement insérer dans notre rédaction, deux figures de style de notre choix, ainsi que trois titres célèbres de littérature classique, de préférence que nous aurions lus.

De retour chez mon père après l'école, je suis montée dans ma chambre. Le compte à rebours était lancé et je ne savais pas par où commencer. J'avais l'habitude d'écrire tous les jours depuis mes treize ans, depuis le douloureux départ de maman. Je tenais un journal dans lequel je décrivais mon quotidien dans les moindres détails, mais aussi tout ce qui me passait par la tête. Je dévoilais mes rencontres, mes sentiments et mes espérances. C'était essentiel à mon équilibre. J'avais ainsi l'intime conviction que je pouvais continuer à maintenir une relation avec ma pauvre mère défunte. Je sentais parfois sa présence, son parfum porté par un vent doux. Je laissais alors mon journal ouvert pour qu'elle puisse le lire. Je voulais qu'elle sache ce que je vivais chaque jour, ce que je mangeais chaque soir et ce que je devenais.

Ecrire mon journal avait la priorité sur le devoir de demain. Je dépeignis ma journée comme d'habitude, en évoquant l'annonce inattendue de Monsieur Ronsard : « C'est pour demain ». Puis la stupeur de mes camarades qui s'ensuivit. J'ajoutai l'expression hébétée de dépit de Laetitia qui ne devait jamais avoir eu d'épreuves à surmonter dans sa petite vie d'enfant gâtée. Ses parents étant fortunés, elle ignorait les difficultés financières. Elle ignorait la gêne que l'on pouvait avoir à porter des vêtements usés. Elle ignorait les frustrations et les restrictions. Elle ignorait aussi la douleur de perdre sa maman. Elle ignorait tant de choses...

Je noircissais les pages de mon carnet avec frénésie sans me soucier de mon devoir, soulignant l'étrange attitude de Monsieur Ronsard après nous avoir annoncés la nouvelle. Il se délectait du tsunami qu'il avait déclenché dans nos têtes et de la soirée de labeur qu'il nous imposait. J'éprouvai le besoin de noter à l'encre rouge une idée qui me traversa l'esprit. (Pourquoi nous laissait-il si peu de temps pour ce devoir ?) J'utilisais souvent le rouge et le noir pour différencier mes propos. L'encre noire pour dérouler le récit de mes journées, et l'encre rouge pour les annotations.

Soudain mon téléphone vibra. Alice tentait de me joindre, mais je demeurai muette, craignant de perdre le fil de mes pensées. Elle devait caler sur sa copie et aurait souhaité, comme à son habitude, me soutirer des informations pour étoffer son exercice. Mais cette fois, elle allait devoir se débrouiller seule. Et j'imaginai mal partager avec elle les mêmes contraintes littéraires imposées par notre professeur.

Alice tenait également un journal, mais la connaissant et ayant lu ses rédactions, je savais que son carnet ne pouvait pas être aussi élaboré que le mien. Elle avait si peu d'imagination et les misérables petites idées qui lui passaient par la tête tournaient toujours autour de sa personne.

Je cessa d'écrire en entendant frapper à ma porte. Mon père entra, sourire aux lèvres. Il m'invita à venir le rejoindre pour dîner. Au menu, pizza salade et mousse au chocolat.

Je lui glissai deux mots entre deux bouchées sur l'exercice que je devais rendre et les difficultés que je rencontrais. Il me conseilla et me rassura en m'affirmant qu'il avait confiance en mes capacités et que souvent la solution se trouvait devant nous. Il suffisait alors d'observer.

Je repris aussitôt mon journal après le dîner, en décrivant la délicieuse pizza que nous avions partagée avec tant de bienveillance. J'étais, pour mon père, tout ce qui lui restait. Il était si fier de sa fille que son amour pour moi était sans bornes. Je notai alors en rouge que j'étais la gloire de mon père et que je ferai tout pour ne pas le décevoir.

En me relisant, j'eus la surprise de constater que j'avais involontairement rédigé l'exercice imposé par Monsieur Ronsard.

En décrivant le déroulement de ma journée, j'avais nommé inconsciemment trois titres de livres célèbres. « Le rouge et le noir » de Stendhal en évoquant les deux encres que j'utilisais pour mon journal. J'avais également cité « Les Misérables » de Victor Hugo, en dénonçant la piètre imagination de Laetitia. Et pour finir « La gloire de mon père » de Marcel Pagnol pour ce que je représentais à ses yeux.

Je m'empressai de relire mon texte et je m'aperçus, par la plus incroyable coïncidence, que j'avais également utilisé deux figures de style. Un oxymore en décrivant le silence fracassant après l'annonce de Monsieur Ronsard. Et une anaphore en répétant le verbe « ignorer » à propos des épreuves que Laetitia n'avait pu rencontrer dans sa vie d'enfant gâtée.

Je réunissais dans mon texte les cinq contraintes littéraires imposées !

Les paroles encourageantes de mon père me revinrent alors. (La solution aux problèmes se trouve souvent devant nous).

Mais bien sûr, l'épreuve à surmonter n'était ni plus ni moins que le devoir à rédiger en un temps record. J'avais en mains tous les éléments pour écrire ma nouvelle à travers le journal fictif d'une jeune fille. Il me restait à remanier le texte, à changer les prénoms de Laetitia et d'Alice afin ne pas dénigrer mes camarades, et à inventer le nom d'un professeur imaginaire, facile à reconnaître.

Ma nouvelle s'intitulait : Journal intime. La mise en abyme recopiée, je me félicitai d'avoir joué, grâce à mon journal personnel, sur les deux tableaux.

Il se faisait tard, la fatigue me gagnait. Je me couchai, soulagée et heureuse. Avant de sombrer, je perçus la douce voix de ma mère me souffler dans le creux de l'oreille, « Bravo ma chérie, tu as bien travaillé, la bonne note, c'est pour demain ».